1

Quand elle a eu seize ans, Greta a lâché la bride à sa gourmandise.

C'est-à-dire lorsqu'elle est devenue, elle aussi, une sorcière. Le jour où elle a découvert qu'elle pouvait créer des gâteaux par la seule force de son esprit – qu'il lui suffisait, pour ainsi dire, de penser à un baba au rhum pour qu'il se matérialisât –, notre maison est devenue une pâtisserie.

On patinait sur le sucre glace, on s'empoissait de crème aux amandes.

– J'ai encore taché une robe ! glapissait Agnès.

– Tiens, c'est bizarrement bizarre, il y a du chocolat sur les fauteuils du salon, disait notre père en fronçant les sourcils, pour les hausser tout aussi vite, et s'esquiver en sifflant un air guilleret.

Je regardais mon monde avec la bienveillance un peu hautaine de la sœur aînée, celle qui connaît la

vie. Après tout, j'avais seize ans et demi, désormais. J'étais une sorcière accomplie. Du moins m'efforçais-je de m'en convaincre.

Agnès avait trois mois de retard sur moi, Greta en avait six.

Tout cela, pâtisseries éparses et robes choyées, tout cela était bien infantile. Je me préparais, quant à moi, à de grands desseins. Lesquels ? Je n'en avais aucune idée, mais ils étaient forcément immenses. J'allais accomplir, grâce à ma puissante magie, des choses qui modifieraient à jamais l'ordre de l'Univers. Ou du pays. Ou, à tout le moins, celui de notre village de Skelleftestad. Je prenais des poses devant la psyché de la chambre, affichant cette expression d'altier sarcasme que j'affectionnais tant et qui devait, à n'en pas douter, me donner un air intelligent et revenu de tout.

J'étais une belle dinde qui s'ignorait.

Le fait est que nous jouions, mes sœurs et moi, avec le feu, et cela dans un sens qui n'avait rien de figuré. Car si Nils Swedenborg, notre père si adorable et candide, ne se rendait compte de rien, bien que nous agitâmes sans cesse sous son nez les sorts les plus farfelus, il risquait d'en aller tout autrement de la population mesquine et cancanière de notre

village. Ingrid, notre mère, nous l'avait expliqué sans détour :

– Les filles, un pas de travers en public, un tour vraiment voyant et inexplicable, et hop ! En grillades ! Les humains n'apprécient pas les sorcières à leur juste valeur. Peut-être est-ce parce que nous sommes malfaisantes, maléfiques, et que nous sommes vouées à faire le mal ? Hou, hi, hi !

– Hou, hi, hi, avions-nous répété sans joie, mais en chœur, Greta, Agnès et moi, car ce « hou, hi, hi » est très communicatif, chez les sorcières. Un peu comme l'envie de bâiller.

Un jour, ma mère m'a attirée à l'écart.

– Johanna, tu es l'aînée…

Je sentais poindre un de ces discours graves et moralisateurs que les adultes s'appliquent à nous délivrer avec tant de componction ; c'était bien mal connaître Ingrid la sorcière.

– … Tu es l'aînée, mais en soi ça ne te rend pas moins bête que tes crétines de sœurs. Cependant, cependant, toi et moi partageons les mêmes défauts. Tu es aussi sarcastique et persifleuse que moi. Ce qui… ne m'interromps pas ! Ce qui est une très bonne chose, parce que au moins tu réfléchis. Bon,

tu réfléchis surtout aux âneries des autres, et pas aux tiennes, mais c'est un début. Greta pense avec son estomac, et Agnès ne vit que par ses robes à la noix. Surveille un peu tout ça. Évite les catastrophes. J'ai besoin d'un cerveau en état de marche à la maison, quand je suis absente…

– C'est-à-dire tout le temps…

– C'est-à-dire quand j'ai des obligations professionnelles, mademoiselle l'insolente.

– Faire la nouba avec les collègues, c'est professionnel ?

– La nouba ? La nouba ? Parce que le sabbat, c'est la nouba ? Dites-moi que j'ai mal entendu… Ma propre fille ! Sortie tout droit de mon œuf ! La… nouba ? Tu insultes l'ensemble de la confrérie. J'aime autant te dire que les collègues le prendraient très mal. Figure-toi, figure-toi bien, péronnelle, qu'il y a une éthique du sabbat. Une, un… un code de conduite.

– Oui, oui…

– Parfaitement ! Une déontologie !

– Mais oui, mais oui. La célèbre déontologie des sorcières. C'est bien connu.

– Aaah, ça suffit !

– Tu n'as qu'à nous emmener. Nous pourrons vérifier par nous-mêmes.

– Johanna, tu es têtue comme une mule borgne. Je t'ai répété cent fois que le sabbat n'est autorisé qu'à partir de vingt ans, en âge sorcier.

– De seize à vingt, quatre. Et quatre fois sept… Encore vingt-huit années humaines à attendre comme des gourdes, si je comprends bien.

– Eh oui ! Eh bien, oui ! Je ne fais pas les règles ! C'est édicté ! C'est le code sorcier ! On ne plaisante plus ! Désolée que cela embarrasse certaines !

Ces histoires d'années sorcières valaient à ma mère l'inimitié redoublée des habitantes de Skellefteå, puisque, les sorcières vieillissant sept fois plus lentement que les humains, Ingrid avait à peine pris une légère ride d'expression, et pas un cheveu blanc, depuis dix-sept ans qu'elle était arrivée au village. Cela ne faisait qu'ajouter à l'exaspération féminine provoquée par sa grande beauté. Les hommes, eux, continuaient à croiser Ingrid la sorcière en affichant des mines avantageuses, ou, selon les penchants de leurs caractères, en lui jetant des regards énamourés et romantiques.

Mes sœurs et moi, étant comme c'est l'usage devenues sorcières à l'âge de seize ans, allions vivre les choses d'une manière quelque peu différente, car